

# Acide et la langue française

Rien apparemment ne prédestinait Acide à s'éprendre un jour de la langue française.

Il n'avait pas bu le français avec le lait maternel.

Enfant, personne ne lui avait lu les contes de Perrault ou la comtesse de Ségur. Dans sa maison paternelle il n'y avait pas un seul livre français. Et jusqu'à dix-huit ans, n'ayant jamais mis les pieds en France, il vivait, pour ainsi dire, en exil de sa patrie intellectuelle.

Pourtant sa trajectoire était marquée... Il n'allait pas échapper à celle qui le guettait au tournant...

A l'école villageoise qu'il fréquentait, le bon maître, adepte d'un savoir solide, faisait répéter aux élèves les conjugaisons des verbes et les règles d'accord jusqu'à les faire entrer dans la tête des plus rétifs. Cette méthode n'enseignait ni à parler, ni à lire, ni à écrire le français. Mais, anticipant la part d'apprentissage mécanique, incontournable, elle préparait l'esprit des élèves les plus réceptifs à faire des progrès d'autant plus rapides par la suite.

Au lycée, Acide apprit un tas de tournures nouvelles.

Par exemple: «Il y a belle lurette» voulait dire: «Il y a longtemps». Le mot «lurette» l'intriguait beaucoup. De peur de trahir son innocence paysanne, il n'osa pourtant en demander le sens au professeur (lequel lui aurait sans doute expliqué qu'il s'agit d'une déformation de «heurette», diminutif de «heure»).

Quant à la littérature française, elle se réduisait à la lecture soporifique d'«A l'Ombre des ailes», bouquin de sinistre mémoire, puisqu'il servait également aux traductions-punitions que le professeur d'éducation physique infligeait aux pieds nickelés.

Il fallut attendre l'année de cinquième pour avoir le premier contact avec les grands auteurs.

Acide éprouva un frisson sacré devant les multiples tomes des «Mémoires d'Outre-Tombe» qui se morfondaient derrière la vitrine, fermée à clef, de l'armoire-bibliothèque. La vitrine ne fut pas ouverte de toute l'année.

En classe, le professeur de français expliqua Tartarin de Tarascon. Il ne réussit pas à communiquer à Acide sa sympathie secrète pour le personnage de Daudet.

Dès lors, Acide sentit que ses lectures privées allaient bientôt diverger des lectures en classe.

Chez un vieux libraire il dénicha un volume de Nerval qui contenait «Syl-

vie», «Aurélia», «Les Filles du feu» et quelques poèmes.

Les «Chimères» de Nerval répondaient parfaitement à ses propres chimères d'adolescent. Ensorcelé, Acide-El *Desdichado* s'identifiait au prince d'Aquitaine à la tour abolie... En même temps il courtoisait, très platoniquement, et par un télescopage poétique

... une dame, à sa haute fenêtre,

Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...

Après Nerval, ce fut le tour de Mauissant, d'Anatole France, de Flaubert. Madame Bovary confirma le soupçon que lui avait laissé la lecture de *Sylvie*: l'univers romanesque, créé par le rêve ou la littérature, finit toujours par s'écrouler, comme un château de cartes, au choc de la réalité. *Les illusions perdues* de Balzac lui donnèrent une idée littéraire des lois qui gouvernent le monde: le succès couronne rarement le talent ou le mérite, mais presque toujours la médiocrité sans scrupules.

\* \* \*

La littérature devenait ainsi pour Acide un enseignement parallèle qui compensait et de plus en plus contredisait l'enseignement scolaire. Ses maîtres s'efforçaient de construire un univers que la littérature, cette anti-école, déconstruisait subrepticement.

L'école ou l'anti-école? A qui se fier?

Acide essaya de nager entre deux eaux. Il s'acquitta prestement de ses devoirs scolaires, tout en réservant ses meilleurs moments à la lecture. Il eut bientôt besoin de sa dose quotidienne de *lucidité*. Cette drogue, curieusement non prohibée, il se la procura chez les moralistes français, La Bruyère, La Rochefoucauld, Chamfort, Rivarol, plus tard Cioran. Chaque jour, au comptegouttes, il se distilla une dizaine, une vingtaine d'aphorismes...

Poussant plus loin ses investigations, Acide découvrit peu à peu ses auteurs préférés. Ils appartenaient presque tous à la lignée des écrivains-philosophes: Montaigne, Descartes, Pascal, Malebranche, Voltaire, Rousseau, Malraux, Sartre, Camus... A travers leur diversité même, il cherchait sa propre équation de la condition humaine.

Lorsqu'Acide, comme tout adolescent, commençait à tenir son journal (manie juvénile qu'on perd à mesure qu'on cesse de se considérer comme *unique*), il n'opta pourtant pas d'emblée pour le français. Il fut également tenté par l'allemand, plus proche de

son patois, et même par l'anglais, si maniable à première vue.

Le français l'emporta. Acide l'adopta peu à peu comme sa langue d'expression préférée. Pour quelles raisons, finalement? Est-ce qu'on connaît les raisons de ses choix profonds? Une légende familiale voulait que ses ancêtres maternels avaient dû quitter la France sous la Révolution. Acide n'a jamais voulu savoir... il préférerait rêver. Une dame à sa haute fenêtre, blonde aux yeux noirs... Elle n'attendait qu'une parole de lui. Une parole française...

A force de la courtoiser, la langue française devenait sa maîtresse. Mais une maîtresse exigeante, capricieuse, tantôt sévère, tantôt désinvolte, gouailleuse, ironique. A l'aise dans tous les rôles, comme une actrice. A mesure qu'il la connaissait mieux, il lui découvrit un cœur plébéien sous ses allures d'aristocrate. Quand elle l'entraînait dans les guinguettes ou les bals populaires, en compagnie de Marcel Aymé, de Francis Carco ou du docteur Destouches, il arrivait même à Acide de se sentir un peu à l'écart. Il y avait alors dans sa voix des intonations railleuses, dans son regard une tendresse narquoise pour sa vaine érudition. Et par moments elle semblait vouloir dire: «Dommage que tu ne sois pas vraiment de chez nous...».

Jean-Pierre Kraemer

## Éierlech gesot, oder nët

Éierlech gesot,  
ech mengen...  
oder nët?  
Ech gesin dat esou  
Dach serieux -  
mengs de nët?  
Et as esou e Gefill  
Verstéi mech nët falsch!  
Also, irgendwéi  
vläicht  
heiardsdo  
op eng Manéier  
oder nët?  
Neen?  
Firwat dann?  
Ech mengen,  
éierlech gesot,  
du verstees dat nët!

Serge Koch